



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

21 décembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*21 décembre 1907.*

Comme je m'arrêtais hier à la devanture d'un magasin d'antiquités où maints objets charmants et — chose inconcevable — presque tous authentiques, étaient disposés pêle-mêle avec un art infernal (non... n'espérez pas que je vous indique ce lieu de délices ?) quelqu'un précisément en sortit, et me frappant sur l'épaule :

— Je t'ai aperçu de l'intérieur. Comment ! Tu bibelotes donc aussi ?

Je ne connaissais pas du tout ce monsieur.

— Un peu, dis-je, dominant aussitôt ma surprise. Mais qui es-tu ?

— Cherche ?

Et il riait.

Je ris aussi et je lui répondis en manière de jeu :

— Inutile. On ne reconnaît jamais l'homme

qui vous tutoie au coin d'une rue, et qui est toujours « l'ancien camarade de collège ». Tu l'es certainement. Tes yeux, ta satisfaction familière ne me trompent pas. Nous avons dû, sur le même banc de bois, ne rien apprendre ensemble. Aussi, ça me cause une joie très douce de te retrouver parce que du diable si je me souviens de ta chère personne ! Maintenant, dis-moi vite ton nom qui, lui aussi, j'en suis sûr, ne me dira rien.

— Eh bien ? je te parie que si. Le Fureteur.

— Ludovic !

Je lui tendis la main et dans la minute j'eus dix-sept ans, je sentis l'odeur de craie et de torchon de la classe, j'entendis le tapage des portes vitrées, les cris, le bruit des pas sur les graviers, le roulement du tambour, je fus à Fontanes où j'avais fait ma seconde avec Ludovic. Il était mon voisin.

Chaque soir, au sortir du lycée, les uns couraient chez les pâtisseries environnantes réparer des forces qu'ils n'avaient point perdues, les autres, les plus nombreux, préféraient orner de leur présence le passage du Havre. Le passage du Havre ! boulevard d'élégance, de coquetterie, d'espoir et de prétentions de nos toutes jeunes années. Paradis de la papeterie où l'on se ruinait en gommes et en crayons Faber pour peu que la demoiselle qui vous servait eût la taille souriante et le visage bien pris ! On faisait rougir une fillette en cheveux du quartier en lui

barrant la route et en lui offrant une orange avec des doigts tachés d'encre. Ce n'était pourtant pas là non plus que Ludovic avait coutume de m'emmener. Il me conduisait plus loin, devant les boutiques pleines de vieilleries du temps passé, et me pressant plus fort le bras de sa main dont je sentais la crispation : « Quel malheur, soupirait-il, de n'avoir pas le sou ! — Pourquoi, lui demandais-je ? — Parce que j'achèterais cette table à ouvrage, et puis cette petite danseuse en Saxe, et puis ce couteau de chasse Louis XV, et puis... » Il aurait tout voulu. Il me semblait un fou. A dix-sept ans, l'idée d'acquérir des petites danseuses (je veux dire en Saxe) ne me ravageait pas. Lui, Ludovic, semblait ne vivre qu'en autrefois... Jamais il ne me parlait du présent. Il ne remportait de prix qu'en histoire, et encore lui reprochait-on de voir trop coloré, à la Michelet, et de se laisser emballer par une imagination qui prenait toujours le mors aux dents. Avec les trente francs mensuels que lui accordait à regret pour ses menus plaisirs un père serré, il trouvait cependant encore le moyen de sacrifier à sa passion précoce. Il avait le flair, le goût, la chance. Parfois, sa serviette d'écolier se bombait d'étranges bosses. Il me conduisait alors sous le porche d'une maison et s'assurant que personne ne nous observait, il sortait de l'enveloppe magique un moutardier de Rouen, une boîte en paille ou une jolie reliure du dix-huitième siècle. C'était à croire

qu'il les volait. Et cependant, ces choses ne lui avaient toujours coûté que des sommes dérisoires. Mais il furetait sans cesse et de là lui était venu ce surnom de Fureteur que lui avaient donné ses camarades. Il n'était pas rare qu'à la fin de la classe, le professeur d'histoire naturelle l'appelât dans le brouhaha du départ pour lui demander avec une cordiale malice : « Monsieur Ludovic ? Ayez donc l'amabilité de me faire voir le bibelot que vous regardiez en cachette avec tant d'intérêt, pendant que je m'épuisais à vous éclairer sur la statique des végétaux ? » Et Ludovic s'exécutait de bonne grâce, plus heureux si le maître, qui était amateur, lui disait : « Charmant ! Où avez-vous déniché ça ? » que s'il l'eût classé premier pour sa composition. Or, c'était ce Ludovic-là qui venait de me rejoindre, et de si bizarre manière, après trente-deux ans d'interruption. Il n'avait pas changé ou du moins il me semblait tel que je l'avais quitté et je demeurais stupéfait à présent de ne pas l'avoir reconnu. Il était bien le même, ainsi que dans le temps où il n'avait point de barbe, avec le même teint un peu pâle, l'œil aigu et brillant, la main artiste et sans cesse entr'ouverte comme s'il tenait quelque invisible verrerie fragile.

— Viens chez moi, me dit-il. Je vais t'en montrer !

Et je le suivis.

Je ne vous décrirai point aujourd'hui son

entresol plein de curiosités amusantes et parfois précieuses, pas plus que je ne vous conterai sa vie. Elle était celle d'un homme heureux, qui se livre sans défense à sa manie. Demeuré garçon avec de petites rentes, il bibelotait.

— Nous causerons plus longuement une autre fois, me déclara-t-il. Pour tantôt voici ce que je voulais te soumettre. Tu as lu dans les journaux qu'une Mme veuve Blavot — que Dieu bénisse cette digne femme ! — avait fait don tout récemment au musée Carnavalet d'une partie des meubles qui servirent à la famille royale au Temple ? Eh bien, *ils* n'ont pas tout à Carnavalet.

— Tu as des meubles du Temple ?

— Non. Mais des documents qui parlent au cœur.

Il avait soulevé la tablette d'une vitrine où étaient rangés une quantité de souvenirs de l'époque révolutionnaire, et pris une grande feuille de papier portant l'en-tête imprimé : *Commune de Paris*, avec le cachet à bonnet phrygien.

— Ecoute ça. C'est le bulletin de la visite des commissaires au Temple, le 15 novembre 1792.

Il lisait à présent, non sans une certaine solennité :

« Louis a éprouvé, la nuit dernière, quelques mouvements de fièvre ; il a très peu dormi. Il a cru devoir faire diette et laver ; en conséquence, il n'a ni déjeuné, ni diné. Seulement, il a pris un bouillon cet après-midi et déjà il s'est trouvé beaucoup mieux. Il a assuré, lui-même, qu'il

n'avait pas besoin des secours de l'art, que ce malaise passerait promptement à l'aide du régime qu'il se prescrivait, qu'il avait à cet égard une expérience qui ne lui laissait aucun doute d'un prompt et parfait rétablissement; que néanmoins si, contre son attente, il avait besoin de médecins, il serait satisfait si on lui envoyait le citoyen Monnier ou le citoyen Vicq d'Azir.

« Marie-Antoinette a eu ces jours derniers un rhûme de cerveau qui s'est manifesté à la figure par des signes inflammatoires et un embarras dans la respiration. Maintenant la poitrine est à peu près dégagée; l'inflammation du nez et des yeux extrêmement diminuée. Toutes les apparences promettent une cessation prompte de tous accidents... » Et les signatures des commissaires, chacune avec le particulier dessin de son paraphe. Déguaiqué, Le Camus, Larcher, etc.

Il avait reposé le papier.

— Eh bien ? As-tu vu la scène ? Ce roi qui n'a pas fermé l'œil de la nuit ? Penses-tu à ce qu'il a pensé ? Et Marie-Antoinette ? Son rhûme de cerveau ? Avec un accent circonflexe ?... C'est assez clair ? Elle pleure en cachette. Tu ne trouves pas ce papier effrayant ?

— Si.

— Voilà mieux.

Je sentais quelque chose dans mes mains : un petit cahier de papier bleuté sur la couverture duquel étaient tracés ces mots : *Livre de blanchissage du 24 septembre 1792.*

A l'interrogation de mes yeux Ludovic répondait :

— Oui, c'est le livre de blanchissage de la famille royale au Temple, de la main de Cléry. Regarde.

Sur la première page, aussitôt, je lisais : *Linge sale de Louis 16.*

— As-tu remarqué, me disait mon ami, que Cléry avait d'abord écrit : *du roy* ? On a dû lui faire une observation, car il a effacé pour mettre en dessous : *de Louis XVI.*

Suivait le compte du linge : 15 chemises, 9 cols, 3 cravattes de mousseline, 7 mouchoirs de baptiste, 4 vestes de bazin, 4 calçons, 3 bonnets de nuit, 4 sertette, 3 paires de bas de soie blanc, 4 paires de chaussons de flanelle, 1 peignoir, 8 serviettes de toilette, 2 draps.

Je tournais deux pages : *Linge sale de l'épouse de Louis XVI* : 7 chemises, 1 jupon de bazin, 1 redingotte et jupon de bazin, 2 corcets, 2 paires de bas soie blanc, 3 serviettes, 4 mouchoirs, 2 fichus garnis de dentelles, 2 fichus de linon, 1 peignoir, 2 béguins de dentelles, 6 petits linges, 1 bonnet de linon, 1 pierrot de toile de Joui.

... Je me remémorais les robes des galas de Versailles, les paniers d'or et d'azur et les guirlandes de roses des gravures de Janinet...

Mais je tournais deux autres pages : *Linge de Madame Elisabeth.* Puis *Linge du 22 octobre à Madame Clouet.*

— Qui est cette Mme Clouet, le sais-tu ? me disait Ludovic. Je n'en ai pas idée.

— Moi, non plus. Il n'y a qu'à le demander à Lenotre. Nous le saurons.

Et je tournais une page : *Linge de Louis-Charles, fils* : 1 drap, 3 jacquetons, 6 chemises, 3 jilet, 3 sertette, 6 paires de bas de fil, 2 serviettes, 6 linges de garde-robe... Pauvre petit ! Blonds cheveux de Mme Vigée !

Mon ami se penchait avec moi sur les feuillets couleur du temps passé.

— Vois ? me fait-il observer. C'est, au début : *le linge sale de Louis XVI*, en septembre. Au 30 octobre ça devient : *le linge de Louis ci-devant roy*. Au 13 novembre, ça n'est plus que : *le linge de Capet*. Comme ça descend vite !

Nous avons trop de choses à dire pour pouvoir parler. Chacun lisait son propre émoi dans les yeux de l'autre. L'histoire retentissait dans nos cœurs.

Je pris congé de Ludovic. Mais tout le restant de la journée j'ai vu monter dans le ciel les longues et si tristes tours du Temple.